

QUAND MEME

Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi douter ainsi ?
De l'amour sans espoir, l'amour au noir souci,
Tu connais l'amère souffrance !....
Tu sais quel horizon s'assombrit devant toi....
Comment peux-tu, mon cœur, sans crainte et plein d'émoi,
Rouvrir ta porte à l'espérance.

Oublierai-tu déjà tous les chagrins d'autan ?....
Ne te souvient-il plus d'avoir crié : " Va-t'en ! " ?
A celle qui disait : " Je t'aime !.... " ?
O mon cœur, cet amour qui te berce aujourd'hui,
Ce rayon, qui, soudain, tout à l'heure, t'a lui,
Va bientôt s'éteindre de même.

Non, non !.... ce triste amour ne va pas le garder !....
Vite recouvre-toi, mon cœur, sans plus tarder
D'une impénétrable cuirasse.
Vite !.... c'est de l'amour que naissent les douleurs....
Et puis.... qui sait, demain, ce qu'il faudrait de pleurs
Pour en bien effacer la trace.

Mon cœur, mon pauvre cœur tente un suprême effort !
L'amour n'est pas la vie, oh non ! non !.... ni la mort....
— La mort finit toute souffrance —
Du court bonheur qu'il donne à ceux qu'il a surpris
L'amour, dur usurier, veut recevoir le prix,
Ce prix c'est la désespérance.

C'est ainsi qu'atterré je parlais à mon cœur
Quand de ton fier regard le souvenir vainqueur
Lui livrait un assaut suprême....
Mais il n'a pas voulu se laisser attendrir....
Et quand je lui disais : " Aimer c'est bien souffrir ! " ?
Mon cœur, lui, répondait : *Quand même !*

Joseph Malin

CONTE CANADIEN

L'AUBERGE AUX TROIS CARTES

A ma fillette, Yvonne



UR le vaissiau qui, en 1755, avait amené à Québec M. le marquis de Vaudreuil-Cavagnal, le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, se trouvaient au nombre des passagers un brave aubergiste et sa fille, qui venaient du Havre, se fixer dans notre beau pays. Cet aubergiste, Canadien-Français d'origine, dans sa jeunesse avait été matelot de la marine marchande.

Un jour, au Havre, où son navire avait fait escale, il rencontra, en se promenant dans la ville, une jeune fille dont le joli visage lui plut. Son air doux et modeste le charma. Il la suivit à distance respectueuse, et fut ravi lorsqu'il la vit entrer dans une maison qu'il connaissait et qu'il apprit que son père était le père Mathieu, vieux loup de mer, très aimé des marins, qui tenait, tout près du quai, l'auberge " Au gay matello. " Il espérait qu'avant le départ de son navire il pourrait revoir encore quelques fois cette jeune fille qui, soudainement, s'était emparé de son cœur. Le sort, — ou pour mieux dire, — la Providence lui fut favorable, et comme il se trouva retenu plus longtemps qu'il ne pensait l'être, il put déclarer son amour. Le capitaine du navire l'aimait beaucoup et se chargea de tout. L'aubergiste et sa fille ne dirent pas non, et il fut décidé qu'à son retour des Indes, où il se rendait, son union avec la jeune et jolie fille serait consacrée.

Il revint sain et sauf de son long voyage, et après son mariage, demeura avec le père Mathieu, ainsi que ce dernier le désirait. Quelques années plus tard, il remplaça son beau-père comme aubergiste, le père Mathieu étant mort.

Au bout de quatorze ans d'une vie paisible et heureuse, il eut le chagrin de voir mourir entre ses bras sa compagne bien-aimée. Il reporta alors toute son affection sur l'unique fruit de son mariage, sa gentille fillette Yvonne, alors âgée de treize ans.

C'était en 1754. La nostalgie s'était souvent emparé de lui, et le tourmentait beaucoup, mais il avait toujours réussi à vaincre cet ennui par amour pour sa femme, qui eut trouvé très dur de quitter à jamais sa ville natale et s'en aller dans un pays étranger. Mais, sa femme morte, le désir de revoir ses vieux parents, son cher Saint Laurent, au majestueux cours, son pays enfin, le reprenant de nouveau, il se décida au retour.

Il mit ordre à ses affaires, vendit ce qu'il ne pouvait emporter ou qu'il pourrait remplacer facilement au pays natal. Il enveloppa soigneusement l'enseigne bien connue des matelots, au Havre, qu'il voulait reposer à Québec, avec orgueil, car c'était un objet artistique.

Une semaine après son arrivée, notre aubergiste avait pu se fixer dans la rue du Sault-au-Matelot, au bout qui se trouvait le plus près du palais épiscopal. Son enseigne bizarre attira tout de suite l'attention des passants. Les premiers qui goûtèrent à la cuisine du nouvel aubergiste, en furent enchantés. Trois semaines après, la renommée du Vatel canadien s'étendait dans la ville, et les clients commençaient à affluer. Les affaires allaient bien, et notre hôte se sentait de bonne humeur.

Dans presque tout état ou position de l'échelle sociale, l'on voit ordinairement le succès ou le bonheur des uns faire la jalousie des autres. Ces derniers, heureusement, ne sont qu'un petit nombre.

L'on ne sera pas étonné, alors, d'apprendre qu'un autre aubergiste demeurant non loin du *Gay Matello*, vit la bonne fortune de son confrère, avec dépit, et résolut de l'entraver si possible. Après avoir ruminé maints noirs projets, il s'arrêta à celui qui lui parut le moins compromettant pour sa digne personne. Voici : un officier, ami de Bigot, lui devait une somme assez rondelette pour dîners et fricots consommés chez lui en compagnie de gais camarades. Il alla le voir et lui offrit en sus d'une quittance de tout son compte, une bourse bien garnie, s'il voulait ruiner son rival, d'après le plan qu'il lui expliqua. Le drôle accepta, se promettant grand plaisir à cela. Il devait se rendre avec un ou deux amis au *Gay matello*, commander un dîner, tout trouver mauvais, faire perdre la tête à l'aubergiste, et lorsque celui-ci se serait oublié dans sa colère en répliquant impertinemment, le rosser d'importance et tout briser. Qu'aurait-il à craindre ? Bigot ne serait-il pas là pour le protéger et lui permettre d'échapper à la justice si l'affaire faisait trop de bruit ? Pour avoir plus de chance de succès, il fallait choisir une heure où il n'y avait personne dans l'auberge, car autrement le plan raterait probablement.

En attendant, l'officier se rendit le soir même, à l'auberge, commander un plantureux repas pour le lendemain après-midi.

Le diable favorisait certainement cette machination, car lorsque l'officier arriva le lendemain à l'auberge avec deux amis, la salle était vide. Notre hôte les accueillit, le sourire aux lèvres, le bonnet à la main.

Tout était prêt et cuit à point. Le fumet délicieux des différents mets faisait venir l'eau à la bouche. Nos trois drôles malgré la consigne donnée de ne rien trouver bon, ne pouvaient s'empêcher d'aspirer avec volupté le parfum qui leur chatouillait si agréablement l'odorat.

L'aubergiste voyait ceci avec satisfaction, car il avait tout lieu de croire que les étrangers qui lui faisaient l'honneur de visiter son auberge ce jour-là, en seraient contents. Quel ne fut pas son étonnement quand il s'entendit dire, avec force reproches et injures, que tel mets était trop cuit ; qu'un autre ne l'était pas assez ; que celui-ci n'était pas apprêté tel que commandé ; que celui-là avait tel défaut, et le reste. C'était trop pour le brave homme, qui, emporté par la colère, s'oublia, et leur répondit vertement. On le tenait. Mais, au moment où l'officier se préparait à frapper l'aubergiste, soi-disant pour le punir de son insolence, Yvonne, attirée par le bruit dans la grande salle

de l'auberge, y entra pour en savoir la cause. Elle avait reconnu la voix de son père, pleine de colère, et craignait pour lui. Elle arriva à temps. Sa présence surprit les trois misérables, et l'un d'eux, sur lequel la vue d'Yvonne — qui était très jolie — avait fait impression, s'opposa au projet de violence de l'officier.

— Père, demanda Yvonne, inquiète, qu'y a-t-il ?

— Ce sont ces messieurs qui allèguent que les mets que je leur ai servis ne sont pas bons. Entends-tu ? Me dire que ma cuisine n'est pas bonne ? Je me suis contenu aussi longtemps que possible. Un mets, passe ; il pouvait n'être pas tout à fait du goût de ces messieurs, mais, tous les mets, c'est un peu trop, et à la fin je me suis fâché.

— Et vous avez eu tort, ajouta celui des trois sur lequel les charmes de la jeune fille avaient fait impression ; car si nous ne trouvons pas votre cuisine de notre goût, c'est que vous ne l'avez pas faite telle que commandée, et vous pouviez nous parler autrement qu'en nous injuriant.

— Oh ! messieurs, s'écria Yvonne en arrêtant de sa jolie main les paroles blessantes sans doute que l'aubergiste, encore irrité, allait prononcer, ne faites point de mal à mon père. Pardonnez-lui !

Celui qui venait de parler dit quelques mots, à voix basse, à l'officier.

— Mademoiselle, dit l'officier, pour l'amour de vous je consens à la sollicitation de mon ami de pardonner à votre père.... Mais à une condition, ajouta-t-il en souriant, malicieusement. Je ne connais votre père que comme aubergiste. Eh ! bien, s'il peut m'apprendre ses noms et prénoms sans les énoncer par paroles ou par écrit, sans les faire imprimer d'aucune manière, et que, nonobstant la manière employée, ses noms soient bien compréhensibles, je lui pardonnerai.

— Mais, monsieur, dit Yvonne, c'est presque impossible ce que vous demandez.

— Eh ! mademoiselle, c'est presque impossible aussi pour moi de pardonner, après les paroles insultantes que m'a adressées votre père, mais je lui offre cette chance. Qu'il en profite. Je reviendrai demain soir.

Et ce disant, il sortit, entraînant ses deux amis. L'aubergiste, sa colère passée, était découragé, car il comprenait bien que ces misérables pouvaient lui faire grand tort.

— Père, père, lui dit sa fille, ne vous désolerez pas ainsi. Ces hommes sont méchants, car je ne pourrai jamais croire que tout ce que vous leur avez servi n'était pas à leur goût. Ils ont donc quelque vilain projet en vue, mais pourquoi ? Que leur avez-vous fait ?

— Mon Dieu ! qu'ai-je pu faire pour avoir déjà quelqu'un qui me veut du mal ? Je ne fais qu'arriver au pays !

— Il y a là quelque odieuse machination contre nous, mon père, mais ne nous décourageons pas, le bon Dieu, que je vais prier ardemment, nous enverra bien une idée lumineuse qui nous fera triompher.

L'on se dira peut-être que l'officier en posant ce problème à l'aubergiste avait singulièrement modifié son plan, mais je dois dire que cela ne fut qu'à la demande de son ami, troublé par les charmes d'Yvonne, et qui se fut opposé à aucune violence envers l'aubergiste ; du reste, c'était aussi un peu l'usage en ce temps-là, d'offrir à une personne coupable d'une faute ou d'un méfait, le pardon de cette faute pour la solution d'une énigme qui, ordinairement, était très difficile à résoudre.

Le reste de la journée s'écoula, et une partie du lendemain sans qu'aucune idée vint éclaircir leur position. Dans l'après-midi, à une voisine qui vint emprunter quelque chose, et qui remarqua l'air songeur d'Yvonne, celle-ci avoua éprouver un grand trouble, et dit qu'elle cherchait quelque chose, presque impossible à trouver, sans s'expliquer d'avantage, quoique la voisine, curieuse, tentât finement de savoir ce qui en était. Elle conseilla à la jeune fille d'aller voir la mère St-Jean, une vieille femme qui demeurait à l'autre bout de la rue, avec son fils. Elle tirait aux cartes avec une rare adresse et aiderait peut-être à trouver ce que l'on cherchait.

— Mais c'est mal, dit Yvonne, d'aller se faire tirer aux cartes ?

— Eh ! ma fille, on dit qu'on y croit pas et on